



Daniel Cohen éditeur
www.editionsorizons.fr

La main d'Athéna/Philosophie
Collection dirigée par Jad Hatem

Partout où l'on annonce à grands cris la fin de la métaphysique et là même où l'on croit pouvoir enterrer en silence la libre pensée, c'est l'homme en la totalité de son être et en sa dimension de transcendance qui est en péril. Rien, d'une certaine manière, n'est plus vulnérable qu'elle car elle est tout l'homme. Elle s'expose à la déchéance car la liberté est son essence.

Insulté par Agamemnon, Achille est sur le point de s'emporter et de tuer son rival quand Athéna, venue l'apaiser, se place derrière lui et le retient par la chevelure. Il se retourne et la reconnaît seulement pour lui. La main qui guérit la passion est en même temps la main qui dessille les yeux. Par la conversion qu'elle opère, la sagesse est vision de l'invisible. « Nous sommes tous », dit Plotin, « comme une tête à plusieurs visages tournés vers le dehors, tandis qu'elle se termine vers le dedans par un sommet unique. Si l'on pouvait se retourner ou si l'on avait la chance d'avoir les cheveux tirés par Athéna, on verrait à la fois Dieu, soi-même et l'être universel ».

ISBN : 978-2-296-08879-5
© Orizons, Paris, 2013

La demeure du Don

Paul Saadé

La demeure du Don

Postface de
Jean-Daniel Causse

Orizons
2013

Dans la même collection

- Monique Lise Cohen, *Récit des jours et veille du livre*, Orizons, 2008
Monique Lise Cohen, *Emmanuel Lévinas et Henri Meschonnic, résonances prophétiques*, Orizons, 2011
- Riccardo Di Giuseppe, *Le Voyage de Parménide*, Orizons, 2011
- Jad Hatem, *La poésie de l'extase amoureuse, Shakespeare et Louise Labé*, Orizons, 2008
Jad Hatem, *L'art comme autobiographie de la subjectivité absolue, Schelling, Balzac, Henry*, Orizons, 2009
Jad Hatem, *Rupture d'identité et roman familial*, Orizons, 2011
Jad Hatem, *Barbey d'Aurevilly et Schelling*, Orizons, 2012
- Paul Saadé, *La demeure du Don*, Orizons, 2013
- Gianfranco Stroppini de Focara, *D'Alexandre à Jésus*, Orizons, 2013

L'expérience de l'existence vivante est de plus en plus approchée dans la confusion. Celle-ci touche particulièrement *l'entre-deux* du biologique et du social, jusque dans les esprits académiques, où les deux registres s'entremêlent, se joignent ou s'opposent, selon les besoins ou les intérêts du moment. Ce trouble atteint l'amour durable au sein du couple qui manque d'un minimum de confiance, en mal d'éveil du désir. Il touche le déploiement de la filiation qui suscite les grandes interrogations, notamment celles concernant le début de la vie. Dans cette confusion, la correspondance de la *condition sexuée* et du filiatif cacherait-elle un symptôme qui buterait sur la rencontre de la Différence ? Celle-ci se *donne*, ouverture à l'Ouvert. Le filiatif, le sexué, est Différence, au sens de relation, symbole d'une logique à construire, un *pas sans l'autre*, échappant à la violence du *Même* originellement menaçant. Le dysfonctionnement serait-il si profond que l'Ouvert, le relationnel de la Différence, est réduit, nié ou effacé ? L'espace de liberté dégagé par cet entre-deux de la différence s'épuise-t-il dans la jouissance de l'exercice de la Technique prise dans sa dimension instrumentale ? L'individu livré à se construire seul dans un amour individuel, s'inscrit mal dans la durée du temps historique, dans un processus *imaginaire* irrépressible d'appropriation de l'autre. Le champ psychanalytique comprend en profondeur cette crise de *l'entre-deux* comme principalement une défaillance du *symbolique*. Le don, en sa dynamique de lien au sein de cette relation conjugale et filiale, se trouve particulièrement affecté. Il nous a semblé que le redécouvrir permettrait de clarifier les enjeux de la naissance de la subjectivité sexuée dans les processus de la filiation. En effet, si l'incertitude et l'ambiguïté sont les caractéristiques du don, c'est dans l'indétermination que ce dernier prédispose à la mise en place de la transmission et de la relation parent-enfant, et même davantage en hyper/modernité¹. Notre choix est donc de traiter du don à partir de la pater-

1. Ce terme est retenu dans le sillage de Gilles Lipovetsky, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004 ; Nicole Aubert, *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Érès,

nité², marquant l'aspect relationnel tel qu'il est rencontré dans la vie, même si la raison du don ne va pas de soi. Comment le laisser jouer en ses paradoxes-là où la primauté culturelle semble aller à la matérialité et l'appropriation ? La « paternité apparaît, comme tout phénomène, en tant qu'elle se donne ; mais elle se donne, à la différence de la plupart des autres phénomènes, en tant qu'elle donne »³. C'est un privilège exceptionnel que de traiter du don en cette posture relationnelle, où ce qui s'accomplit est de l'ordre du *symbole*, sans livrer aucun objet susceptible de revenir, sans une *objectité* dont la raison demanderait compte. Car la gestion des choses dont les humains font commerce en fonction de leurs besoins trahit la question de l'enfant. L'*Infans*, en tant qu'un corps qu'il est, sujet de la parole d'un autre, répond non pas comme quelqu'un qui a la parole mais par l'écoute de la Voix. L'amour est l'autre paradoxe de cette condition de naissance. Plus on aime tel nourrisson, plus l'aimé semble désirable mais inaccessible, tout comme un bien que celui qui aime n'égalé jamais ; aussi la dépossession est-elle la condition de son exercice. Le donateur, le père, la mère, ne peut pas se contenter de répondre à un besoin. S'il n'oublie pas de nourrir le bébé, il imprime une dimension humaine à sa réponse, étant donné que la relation qui vient de naître est créatrice de

2004 ; Marcel Gauchet, *La Démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, « Tel », 2002. Deux grandes caractéristiques sont à noter : la prise de conscience anxigène après le deuil des utopies d'une société centrée sur l'individu isolé et les pertes de repères et d'encadrement institutionnel.

2. La paternité est plutôt employée ici au même titre que la notion de parentalité terme apparu à la fois dans le champ social, juridique et psychologique, qui recouvre la maternité et à la paternité. La parentalité n'est pas l'apanage ou le seul fait d'un père et/ou d'une mère, mais aussi d'un beau-père, d'un grand parent, d'un grand frère... Pour le dictionnaire critique de l'action sociale, la parentalité apparaît comme un terme spécifique du vocabulaire médico-psycho-social qui désigne de façon très large la fonction d'être parent en y incluant à la fois des responsabilités juridiques telles que la loi les définit, des responsabilités morales telles la socio-culture les impose et des responsabilités éducatives. Il n'y a pas de théorie unitive et ce terme s'apparente au métier d'être parent. Demeure la question de savoir qui est parent ? Le parent géniteur, celui qui prend soin et élève l'enfant ou celui qui lui donne un nom ? « La parenté serait celle "qui inscrit un enfant dans une lignée généalogique", et est plus "exclusive" que la parentalité, sorte de famille ménagère, celle qui vit sous un même toit, et qui a des fonctions de parentalité à l'égard des enfants qui y sont élevés, c'est-à-dire qu'elle donne les moyens, matériels, éducatifs et affectifs, de devenir adultes. » Dominique Doumont et Florence Renard, *Parentalité : Nouveau concept et nouveaux enjeux ?* in <http://www.md.ucl.ac.be/entites/esp/reso/dossiers/Dos31.pdf> p. 5-6. Cf., Didier Houzel (dir.), *Les enjeux de la parentalité*, Ramonville-Saint-Agne, Èrès, 1999.
3. Jean-Luc Marion, « La raison du don », *Revue Philosophie*, n° 78, 2003, p. 18.

Différence et non pas la réalisation naturelle d'une satisfaction. Ce lien ne sera pas l'accomplissement d'un *bien* à la manière d'une chose comblée ; mais l'adulte, face à ce nouveau-né, se reconnaît d'une manière neuve, débiteur dépendant de la relation à créer envers l'autre et donc envers lui-même. C'est ainsi que se réveille le dynamisme du désir qui est plus humain que le besoin alimentaire. L'idée de dette apparaît ainsi comme inséparable du don, tout comme l'action est inséparable de la passion. Le don est originaire comme est la dette d'être, de même que la passivité est originaire car l'existant est plus que le vivant, l'origine étant altérité radicale, rapport de différence entre deux termes, évaluable par l'unité de l'un et de l'autre. Sa reconnaissance renvoie à un ordre de la vie, à de l'engendrement sous la marque *du nom*, comme tout humain recevant d'autrui l'âme de son existence et de son désir. Nous nous proposons de situer ce niveau d'existence qui est le symbolique, cet *entre-deux* qui apparaît tôt comme une convocation entre le dehors et l'intime, entre le social et le biologique, indiquant l'idée de franchissement de l'un et de l'autre. L'objet du don est loin d'être évident : « L'action, dans le cas du don, ne vise pas à combler la passion ; entre l'action et la passion, il n'y a pas de dialectique où un terme contredirait ou supprimerait l'autre. Dire en effet que l'action comble la passion renvoie, pour avoir un sens, à quelque représentation de vases communicants, ce qui convient peu à l'affaire. Supposons que la passion soit comblée par l'action : il faudrait alors entendre que celle-ci s'y vide de son énergie, prend l'espace de la passion du destinataire et détruit donc son énergie-même de don car il n'y aurait plus personne pour le recevoir. (...). Si l'acte de donner avait un sens seulement en comblant un manque ou une passivité, il n'aurait qu'à calmer ce besoin et mourrait au même moment »⁴.

La place du don dans la relation parent-enfant mérite enquête, tel est l'un de nos objectifs ; il se peut en effet qu'il ne se laisse jamais se déprendre de son contraire, l'échange. Le don intervient dans la structuration subjective de deux manières vues ainsi schématiquement : d'une part, celui qui fait acte, comme le nom ou une nomination dont le sens va au-delà de l'inscription sur des registres, et qui constitue une coordonnée déterminante pour celui qui le reçoit. D'autre part, celui qui s'inscrit dans la dialectique du manque au fondement de l'être de parole, où entrent en compte l'Autre, le sujet et l'objet. Ces deux niveaux se déploient dans la filiation tout en s'effectuant dans le brouillard en dépit des percées scientifiques et techniques ; cette situation n'est pas près de disparaître⁵, étant inscrite dans la dimension de la chair, corps

4. Paul Gilbert, « Donner », in : Paul Gilbert, Silvano Petrosino, *Le Don. Amitié et Paternité*, Bruxelles, Lessius, 2003, p. 38.

5. Jean-Daniel Causse, *Figures de la filiation*, Paris, Cerf, 2008. Cf., le dossier intitulé : « La filiation saisie par la biomédecine », *Esprit*, t. 5, 2009, 239 p.

de langage et de parole, où interviennent le biologique et le symbolique, le sexué et le sexuel. Avant la découverte des gamètes au début du XIX^e siècle et de leur rôle dans la procréation, le biologique était le domaine du coït et de l'accouchement ; le mariage et les institutions assuraient que dans toutes les sociétés, engendrement, enfantement, et filiation se recouvraient. La filiation, rattachée à une lignée désignée lui dictant son identité, ses droits et ses devoirs, ne pouvait être qu'un acte social. Mais ce recouvrement de fait ne signifiait pas que l'engendrement et l'enfantement, qui sont du biologique, étaient assimilés cognitivement à la filiation, qui est en elle-même, un acte juridico-social. Aujourd'hui, s'interroger sur la confusion qui entoure la filiation ou la logique d'approche du don lui-même, apparaît judicieux, comme le montre cet échange entre spécialistes : « On va de plus en plus vers une sorte de filiation sociale qui se substituerait à la filiation biologique », dit le premier ; mais « la filiation est un état social », répond le second⁶. Au-delà de la filiation, cet exemple interroge sur l'approche du vivant, le primat du biologique sur le social, la relation du biologique au symbolique et le rapport de la nature à la culture. La diversité des formes de vie en société dans la singularité de ses inventions est atteinte. Or celles-ci sont les « prérogatives saisissantes de l'espèce humaine, à condition que la liberté des unes ne soit pas contraire à celle des autres ni à leur dignité »⁷. L'avenir de l'enfant est impliqué, et ce qui est *donné* dans la différence sexuelle et générationnelle n'est plus évident, du fait d'un discours capitalistique, au sens Lacanien strict, de jouissance *sans limite de Loi*. La valeur de la différence biologique se dissout-elle dans l'égalitarisme ou dans la domination, variantes d'une « jouissance » sans Loi, ou bien est-elle une *expérience de l'asymétrie des corps* ayant une portée stimulante pour la pensée, connecteur entre la question de la différence et celle de la filiation⁸ ? Comment une génération est-elle capable de se renouveler quand le primat réducteur du biologisme sert les intérêts privés des adultes en proie à de légitimes angoisses existentielles ? Quelles en seraient les conséquences sur le processus symbolique des subjectivités dans l'histoire, sa Loi fondamentale et ses discontinuités ? L'Autre pourrait-il évacuer l'amour, la parole, le corps et leur entre-deux⁹ sans que la génération à venir ne soit lésée ? Alors que le

6. Françoise Héritier, « La filiation, état social », *Le Monde*, Horizons-Débats, 19-20 avril 2009. F. Héritier répondait à Dominique Versini citée dans l'article.

7. *Ibid.*

8. Denis Muller, « La filiation et la promesse », *Le Supplément 225. Revue d'éthique et de théologie morale*, 2003, p. 111-129.

9. « Pour la première fois, relève le philosophe Jean-Luc Nancy, une génération peine à se régénérer, à croire qu'elle pourra mieux faire que la précédente. Suspension du sens, effacement de l'avenir, sortie de l'histoire : la génération du mur (de Berlin), des tours (du World Trade Center) et des bulles (financières), perd selon lui logiquement

don dans la faiblesse de son affirmation objective et son incertitude s'insère dans la structuration subjective de façon paradoxale, articulé à l'amour et à la parole, qu'en est-il quand l'expérience de l'enfance est marquée par un impératif de rendement comme retour sur capital ? L'investissement spontané et affectif dans l'enfance, en soi, n'est pas suffisant à instaurer le *sujet*. Le champ de l'impré/visible, de l'étonnement et de ce qui excède dans la sur/prise de l'évènement, est l'*instance* qui dresse le sujet debout, permettant au don de demeurer. Alors que les techniques maîtrisent, encadrent et enferment, et que la société aux normes contestées, protège et légifère. En dehors du capitalisme et de sa règle simple de la rentabilité maximale, quelle valeur — d'ordre anthropologique et existentiel — est-elle impliquée au sein de la relation filiale parent-enfant ? Un *retour* est possible, au-delà de la continuité temporelle, celui de l'écriture de récits de vie, d'amour et de partage, qui n'exige rien d'autre que la foi dans l'existence avec autrui, et l'accueil dynamique du symptôme, signe de l'existence incarnée dans la Différence.

En effet, vouloir un enfant s'inscrit désormais dans l'espace du désir naturel des deux parents qui, obnubilés par le profit capitalistique et ses solutions perverses, sont de moins en moins capables de choix étayé sur l'altérité et de plus en plus captifs des filets du giron maternel. « C'en est fini, écrit Marcel Gauchet, de l'opposition immémoriale entre nature et culture qui servait à structurer symboliquement la venue au monde et les passages afférents. Les conséquences en sont forcément considérables pour la compréhension de l'identité humaine, dès lors qu'elle perd l'altérité-même vis-à-vis de laquelle elle se posait. Elle cesse de se définir en regard d'une animalité ou d'une objectivité vivante avec lesquelles elle devait composer et qu'elle avait en quelque manière à surmonter. Mais ce qui demande à être interrogé surtout (...), ce sont les effets de recouvrement de cette appropriation subjective de l'objectivité vivante »¹⁰. Gauchet poursuit en rendant compte des conséquences de cette maîtrise subjective sur l'enfant : « Elle rend impensable un certain nombre de dimensions constitutives du devenir humain, qui n'en continuent pas moins d'exister, mais dont l'effectuation est rendue problématique (...). La reconnaissance intersubjective se referme, telle une prison sur des dénis destructeurs vis-à-vis des fondations de l'existence subjective. La vieille difficulté d'être qui distingue notre espèce plus sûrement que n'importe quel autre critère pourrait avoir trouvé dans ces parages des ressorts inédits et

ses repères devant la gigantesque "mue" du monde qui s'opère ». Nicolas Truong, *Le Monde* 19/4/2009 ; Cf. pour l'entretien complet avec le philosophe, « Politique des générations », *Vacarme*, t. 47, 2009, 95 p.

10. Marcel Gauchet, « L'enfant du désir », *Le Débat*, 132, 2004, p. 108.

une source d'avenir »¹¹. Une observation qui a le mérite de situer *l'existence subjective* au centre ; c'est pourquoi privilégier sa genèse, ses potentialités et ses avatars apparaît judicieux. Et la logique du don s'affronte alors à la *logique d'équivalence*¹² comme récusation de la différence générationnelle et négation de la singularité paradoxale de l'enfant.

L'enfance est le théâtre d'un transfert privilégié où la logique du don, qui allait de source, affronte désormais un cadre nouveau où semblent dominer un égalitarisme parental et un échange utilitaire, dans un environnement idéologisé qui subit la pression consumériste, mêlant l'éthique, le psychique, l'historique et le socio-économique¹³. Ce qui nous importe ici, est le retentissement de cette situation complexe sur la compréhension du don, qui est ambiguë et ne se laisse pas enfermer dans une définition. Notre réflexion sera conduite à travers la question de l'amour et celle de la raison éducative : Pour aimer et élever un enfant, que peut-on lui *donner* ? Qu'entend par la capacité affective des parents ? Obéit-elle à l'orientation sexuelle de l'adulte, qu'il soit par exemple homosexuel ou lesbienne, sachant que la capacité affective et éducative est du domaine privé et que l'affirmation de la différence sexuelle est du domaine public et politique et relève de la symbolique parentale qui repose sur l'institution de la différence biologique et culturelle à la fois ? Et de fait, ce qui est transmis dans un cas comme dans l'autre diffère : de quelle manière le don participe-t-il à l'existence subjective et sauvegarde-t-il la légitime aspiration à un avenir singulier ? Poser ces questions, revient-il à dévoiler les singularités créatrices que porte toute nouvelle génération humaine ? Le don est-il sacrifice ? Qu'en est-il d'une mère qui, par l'emprise du regard, *investit* sa fille en vue d'une satisfaction narcissique¹⁴ ou d'un père qui, par l'offrande de présents, *programme* la séduction du désir ? Cette double interrogation signifie que le don échappe au regard et au savoir et qu'il y a lieu de découvrir le drame existentiel du narcissisme et les difficultés de maintenir ou de construire une altérité. En effet, la compréhension de celle-ci, au sein de la logique *alogique* du don et son repérage comme dimension tierce, en partant du biologique, du réel du corps et de la raison de l'histoire, constitue

11. *Ibid.*, p. 109.

12. Paul Ricœur, *Amour et justice*, Paris, Points Essais, 2008, p. 35. Cf. Jean-Daniel Causse, *L'instant d'un geste. Le sujet, l'éthique et le don*, Genève, Labor et Fides, 2004.

13. Christian Arnsperger, *Éthique de l'existence post-capitaliste. Pour un militantisme existentiel*, Paris, Cerf, 2009. L'auteur fait remarquer, dans un entretien au *Monde*, 18/9/2009, que le « capitalisme est une forme de spiritualité dangereuse ». Si « l'idéal moderne de liberté est le bon, mais le capitalisme a fini par aller à son encontre. Il nous empêche de réfléchir sur le sens même de notre libération. La logique actuelle étouffe d'immenses potentiels humains ».

14. Caroline Eliacheff, Nathalie Heinich, *Mères-Filles*, Paris, Albin Michel, 2002.

une démarche capitale de l'approche du don. Reste à différencier au sein des liens incarnés le circuit de l'échange, le don et les fixations de l'histoire et des filiations. C'est pourquoi le don résonne de l'héritage, du legs et de la dette aussi bien que de la liberté, référence structurante du sujet qui advient, où passé et mémoire assument un projet filial. Le Père et la Mère, l'Époux et l'Épouse, sont quatre figures de différenciation véritable, dans l'économie complexe du désir et de la Loi, où le sujet advenant est confronté à l'influence du don de l'un et de l'autre¹⁵. Un espace se construit dans l'intimité familiale où, au-delà de la sphère privée, d'autres personnes d'autorité ont leur place, loin de tout procès lié à l'égalité des individus ayant des capacités éducatives ou des droits. Ce dispositif intégrant, de façon indissociée, la différence des sexes et la différence des générations, s'inscrit dans une structure anthropologique qui s'appuie à la fois sur le biologique sans l'abolir ni le réduire et sur la distinction symbolique¹⁶. La tension inéluctable et indépassable entre ces deux registres demeure, car le sujet reste confronté au défi de la différenciation et à la prise de conscience du symbole comme opérateur structurel. De même, la parole s'arrache au langage dans la structure familiale matricielle. Dans ce qui se transmet à travers la réception sociale de l'identité, dans l'ordre subjectif de l'expérience et dans le processus social de reconnaissance, une construction singulière est également à arracher. Un travail de repérage des mouvements inconscients qui marquent les liens familiaux permettrait qu'un sujet s'approprie sa propre histoire et adopte une position filiative au fil des générations ; *le filiatif* renvoie à une antériorité, mouvement d'émergence du sujet en son altérité, où le lien à l'autre est à la fois construction et transmission. Les premières relations de l'enfant à son entourage ont valeur d'arché-

15. Jean-Pierre Lebrun, André Wenin, *Des lois pour être humain*, Toulouse, Érès, 2008.

16. Le symbole selon l'approche de Jacques Lacan est du registre de l'inconscient lié à l'acte de parole et aux capacités de représentation, dans la mouvance de Freud et de la tradition stylistique, selon un modèle heuristique adopté par exemple à propos du *mot d'esprit*. À la différence de la signification, cette approche du symbole dégage une *signifiance*, comme une marque distinctive du processus subjectif singulier qui représente un trait d'union entre le sujet et le récit qui le fait être. Comme la poétique, la philosophie, la psychanalyse est attentive à la transmission hors cure de son élaboration, et retrouve à sa manière une *signifiance* qui fait signe dans l'écriture de la *lettre*, et sa pratique s'appuyant sur le corps comme évènement du symptôme. Cette dimension particulière du langage sera mieux comprise, quand nous aborderons la praxis de la « position subjective ». Les « crises des identités » apparaissent quand le discours écarte le sujet, puiser alors aux sources de la « défaillance symbolique » permettrait de libérer un espace / temps comme un *seuil*, comme une « chose sacrée » ou une idée « poïétique ». Cf. Bernard Salignon, « Le chiasme identitaire », *Dires. Revue du centre Freudien de Montpellier*, 17, avril 1995, p. 9-22.

type et de traces dans tout tissage de relations : refuser le non-acquis, subir la dénégation, ou tout simplement être abandonné car non reconnu. Le rejet de la dette de relation risque de méconnaître des dons multiples essentiels au profit de la compulsion de l'avoir, jusqu'à l'*instant* de sa découverte propice à une réécriture, la subjectivation n'étant pas une évaluation normative mais une loi du langage au sein d'un parcours saisissant mais laborieux. Le don relève de l'excès ; celui-ci n'est pas un luxe ou un supplément d'âme, ni un produit archaïque ou tardif de la culture, non plus un jeu social ou une œuvre de l'imagination sans rapport au réel. Il surgit tel un accès inouï à l'ouverture véritable au monde ; c'est l'évènement que nous essayons de décrire dans notre travail, récit d'un après-coup, au cœur du réel, où le jeu de la gratuité excède les limites du quotidien et rejoint la *démésure* de l'humain, dont Œdipe est le représentant. L'être humain retourne alors à sa vocation native, dans et par le langage, où le familier, l'étranger, le visible, l'invisible, la mort et la vie sont inclus. L'étonnement y est reçu, comme motion esthétique reflétant l'amour et la parole, et comme réponse à un appel présent et à venir, adressé à des individus singuliers impliqués dans les questions posées, au-delà de l'horizon fini des besoins. Est-ce le royaume des mots que nous livre cet évènement dans l'excès ? Seuls les enfants connaissent bien la puissance propre à la parole, curieux du nom des choses avant même de pouvoir s'en servir. L'univers du don est sensible au mode d'apparition des choses, à leur production, à la *poiesis*. Ce n'est pas là un simple jeu de mots, mais bien ce qui rend compte d'une réalité préexistante à la parole, le don lui-même dans l'effraction du réel et dans la métamorphose de l'être.

La clinique contemporaine tend à montrer que l'émancipation du sujet est menacée dans le hors-cadre de l'hyper/modernité. Alain Renaut, reprenant l'histoire de l'enfance en Occident, constate qu'un certain idéal perturbe les conditions nécessaires du devenir-homme, tout en revendiquant à l'enfant une situation de « sujet de plein droit »¹⁷. Il situe d'abord l'individualisation de l'enfant et ses conditions, et approuve l'émancipation concernant l'enfant et son statut, accomplie par la modernité. Il remarque que ce mouvement, foi dans le progrès, a été possible grâce à la puissance de l'égalité. Le progrès, porté par un courant libérateur en action depuis deux siècles, est couronné

17. Alain Renaut, *La libération des enfants. Contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, Paris, Bayard, 2002. L'auteur signale que les droits de l'enfant sont devenus si fondamentaux, au terme d'un processus de libération, « liberté néantissant en elle toute nature », qu'ils conduisent aujourd'hui à une crise de l'enfance. Les acquis irréversibles du droit s'inscrivent sur un fond tragique. Toutefois la solution éthique que l'auteur envisage courageusement comporte elle-même des difficultés pratiques et des impasses.

par l'adoption d'une Déclaration des droits de l'enfant, en 1989. Celle-ci à vocation universelle, fondée sur *l'égalitarisme*, revendicatrice de nouveaux droits, étant dans l'impasse, Renaut propose l'éthique, afin de sortir de ce paradigme juridique. L'éducation et ses soubassements philosophiques dans leur double exigence d'individualisation et de socialisation, est l'enjeu de ce débat. Il se base sur une conception pratique de l'enfance, dans toutes ses dimensions faites de contraintes, de ressources, de « tensions », « d'hésitations » et de « débats » et non pas sur une conception figée des droits positifs. Scrutant la logique égalitaire qui a accompagné la croissance de la démocratie occidentale, il dégage deux contradictions majeures de l'éducation. D'une part, le droit de l'enfant à la formation, alors qu'il est considéré comme un autre semblable à l'adulte, et, d'autre part, la réticence à le soumettre à un pouvoir. L'exercice d'une *autorité* sur l'enfant, exigé par l'éducation, devient alors impraticable. Le don est vidé de sa dynamique : sa logique différentialiste singulière n'est plus opérante dans un monde de montée sans fin de la « similitude » ; un monde « qui a fait apparaître tout être humain comme un semblable ». Si Renaut croit à la vertu du droit, à sa force symbolique et à sa capacité d'entraînement de l'action, il souligne pourtant que les déclarations juridiques affectent les pratiques éducatives, mais leur déficit, en matière de représentation de l'enfant, est remarqué. Et il évoque l'éthique de la sollicitude pour confirmer les principes des modèles d'excellence et de décisions morales, comme vertu de discernement, de créativité et de confiance¹⁸. Mais ces propositions nous paraissent insuffisantes et équivoques, alors que notre démarche se veut anthropologique. Celle-ci vise, à partir de la philosophie

18. La notion « d'attitude juste » est à rapprocher de la vertu, concept de la philosophie morale contemporaine, comme la vertu de sollicitude. Une approche qui tend à concilier principe ou devoir (ce qui est exigé), et vertu (ce qui excelle, le bien, disposition, sollicitude, sensibilité). Cette convergence vient de ce que les principes, quoique contraignants, ne peuvent déterminer entièrement ce que nous devons faire et ce qu'il serait bon de faire. Nous pensons que la vertu de sollicitude en soi ne suffit pas, étant équivoque. Une règle est parfois nécessaire pour appliquer correctement la vertu, certes. Mais la sollicitude peut miner l'autonomie ou être aveugle au contexte quand la dimension onto-anthropologique n'est pas prise en compte dans ses aspects pulsionnels, historiographiques et vitaux. La sollicitude peut engendrer du fanatisme, de l'identitaire rigide ou toute sortes de projets suspects. N'est-ce pas le cas des parents d'aujourd'hui quêtant l'amour auprès de leurs enfants, compensant leur insécurité, en situation de sollicitude, allant jusqu'à la passion dévoreuse ou empoisonnante ? Certes, la critique du *droit des mineurs* privilégiant la protection aux dépens des *droits-libertés*, qui ravalerait l'enfant au rang d'objet de droits et lui refuserait la qualité de sujet de droit, qu'il partage avec tout être, est intéressante. Une éthique associée à une démarche réflexive, qui conduit les adultes à respecter leurs *obligations* sans que cet engagement entraîne des droits chez l'enfant, est pertinente.

et de la psychanalyse, le sujet filial, hôte d'une parole qui le précède, disposé à l'émerveillement et prêt à demeurer¹⁹ dans l'acte d'amour qui se donne, *apprivoisant* le réel. Notre approche prend compte de l'écart entre les discours éthiques et la réalité concrète des situations humaines, car nous craignons précisément « l'alibi éthique »²⁰, la médicalisation ou la juridicisation de l'existence. Nous tirerons les conséquences cliniques voire structurales de ce qui s'est réalisé historiquement, comme une contraction de la forme institutionnelle familiale²¹. Le réduit familial se réalise dans *l'échange* qui préside au choix amoureux réciproque des partenaires, et dans la transmission des valeurs éclatées au gré des circonstances temporelles difficiles. Nous proposons d'intégrer le corps sexué, son langage et ses ressources, en ce qui subsiste de la famille, tel le nom ou la nomination, éléments symboliques fondateurs. La famille est un ensemble, plutôt constitué que constituant, par le jeu de l'interprétation, la place de l'inconscient et la représentation de l'enfant dans le désir des parents. Que l'adulte soit ouvert ou fermé à l'inconscient, sa conduite du mouvement de l'amour et de la haine en tant que passions — notions qui débordent l'éthique, la démocratie et la logique de l'équivalence —, ne sera pas la même. Telle est l'ambiguïté où *le paradoxe de l'amour* intervient, à la fois en tant que don, transaction et chantage. La fiabilité de l'engendrement dans la chair s'en ressent, ainsi que la fonction symbolique ; la figure emblématique de l'amour, Narcisse, étant perçue comme le seul amour de soi, et surtout l'amour pour une image. Faire venir un autre que soi, à la liberté et à la singularité, dépend de la famille, entendue non pas comme lieu de perfection, mais comme espace de soustraction et de consentement à la différence.

19. Jean-Daniel Causse, *L'instant d'un geste. Le sujet, l'éthique et le don*, op. cit. « Ainsi, à la question de savoir comment vivre le geste de l'*agapè*, la réponse apportée n'est pas "aime", mais "*demeure*" dans la parole de celui qui t'a appelé et aimé. L'acte ne provient pas ici du vouloir humain, mais d'un positionnement subjectif qui est de *n'être pas à soi-même sa propre demeure* », p. 80.
20. Didier Sicard, *L'alibi éthique*, Paris, Plon, 2006. Cf. Didier Sicard, *La Médecine sans le corps*, Paris, Plon, 2002. L'exemple de la dignité humaine au nom de laquelle des décisions bien différentes, et des sens opposés sont invoqués, montre le risque de la confusion. Si tous les arguments se valent, on ne sait plus sur quelle valeur fonder l'existence-même. Garder le débat, au niveau anthropologique, permet de démasquer l'exploitation et la marchandisation sous des attitudes généreuses, et vise à un meilleur exercice de l'éthique.
21. Jacques Lacan, « Prémisses à tout développement de la criminologie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 121-125. « Les phénomènes psychopathologiques comme étant l'expression de la déhiscence du groupe familial au sein de la société », la famille joue un rôle accru dans la « formation » du sujet. Les premières identifications du sujet et le poids de la transmission, y sont pour beaucoup.

« L'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre (...) »²². Il se nourrit du conflit permanent avec le réel, et s'il ignore la contradiction, il inscrit différemment le masculin du féminin. La naissance à l'existence vivante est question d'invention, là où le savoir est défaillant mais bien inscrit sur un réel biologique de la différence. Le symbole se révèle comme le signe par lequel la raison marque la vie de son empreinte. En même temps, connaître d'où vient le symbole, d'où surgit la parole dans la transmission et comment se fait le choix de *l'objet* ; c'est saisir « ce qui fait écran à l'avènement de la parole : et ce n'est pas telle disposition individuelle, mais une interposition imaginaire qui dépasse l'individualité du sujet, en ce qu'elle structure son individualisation spécifiée dans la relation duelle »²³. Aussi la question de la transmission d'une constitution subjective occupe-t-elle une grande partie de cet essai à partir de la famille comme entité articulée en termes de discours, c'est-à-dire de lien social. L'enjeu est d'une part, la capacité du sujet à assumer sa singularité comme « relation à un désir qui ne soit pas anonyme »²⁴, et d'autre part, la différenciation du rôle de la mère et de la fonction du père : la mère, comme puissance de réponse qui transmute le cri de l'enfant, et *les Noms-du-père* en tant que puissance de transmission du désir. C'est le jeu risqué qui opère dans la demeure, communauté inachevée qui, de par son manque-même, porte l'enfant. Le vide qui se laisse sentir du *manque-être* consenti, et qui ne participe pas de l'échange, est le vase qui reçoit ce qui survient.

Le choix anthropologique que nous défendons reconsidère la position subjective à partir de ce qui préexiste au sujet, comme une donnée à assumer, à transformer dans un parcours de vérité, ou lieu de dévoilement. « Il y a un paradoxe dans la démarche qui consiste à déplorer l'empire du paradigme juridique et à ne dégager de l'histoire des idées que celles qui portent effectivement sur le droit, même compensé et élargi par l'éthique. (...) Pas plus que l'éthique ne peut être source du droit, tant celui-ci doit prendre en compte les individus réels et l'histoire des mœurs, pas plus elle ne peut être un palliatif aux défaillances du droit. Un droit qui n'est que la traduction de l'éthique est sans consistance. L'éthique ne lui apportera pas cette consistance »²⁵. M.C. Blais insiste sur le rôle de la collectivité dans l'instauration de l'éducation publique, sur le socle historique qui a permis la socialisation

22. Jacques Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 311.

23. Jacques Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *Écrits 2*, Seuil, 1972, p. 12.

24. Jacques Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 373.

25. Marie-Claude Blais, « Une libération problématique », *Le Débat*, n° 121, 2002, p. 140-148.

et l'individualisation dans l'advenir d'un sujet autonome s'imprégnant d'un univers d'histoire, de culture, et de normes qui lui préexistent. Cette autonomie de la subjectivité ne ressemble pas à l'atomisme d'aujourd'hui marqué par la disparition des adultes. Ce dernier prive l'enfant de la représentation de l'étape à laquelle il se destine et où se retrouve l'origine du brouillage de notre rapport à l'altérité de l'enfant²⁶. Si les parents ont perdu la confiance en l'avenir, s'ils ne sont pas valorisés en adultes, si leur *chez-soi* est peu incarné dans la culture, le langage et l'histoire, sont-ils encore en mesure d'introduire l'enfant à un monde de langage alors qu'il n'a pas acquis les règles de la vie sociale en venant au monde ? L'interrogation sur la différence générationnelle, sur la différence entre la vie et la mort, sur la différence de sexe, ouvre le vaste champ dans lequel devrait se préparer l'engendrement humain ; le concept de *chair* qui fonde le rapport au temps, devient l'autorité de référence de la naissance, limitant sa capture imaginaire. La Différence étant à la fois réelle, symbolique et imaginaire, l'être humain jouit d'un inconscient qui l'autorise à la satisfaction hallucinatoire de ses désirs les moins avouables, comme à faire émerger de signifiants de langage qui font Loi. Si l'inconscient ne peut représenter la mort propre du sujet, ni la différence de sexe, il ne peut éviter l'effet de ce réel insupportable. Une impérieuse nécessité de dévoiler le réel, de faire surgir ce qui n'existe pas dans une naturalité immédiate, apparaît alors comme un espace de liberté qui s'ouvre au sujet. Le temps, élément tiers, n'est pas identifiable à sa simple matérialité. Est-il un objet ou résonne-t-il dans l'univers du *symbole*, et quel lien a-t-il au sein de la structure de subjectivation ? Le mouvement de ce *tiers* permet la transformation du sujet où un *seuil*, l'acceptation de la Différence et son inscription, est convoqué dans un parler le moins imaginairement possible. Le *seuil* est rencontre et tension, traversée de ce qui ne cesse de se retirer, *entre* des Différences : l'intime et l'extime, la terre, le ciel, les dieux et les hommes. On devine alors que l'architecture des formes et des *styles* est le passage vers les interrogations de nos contemporains : « Les nouveaux venus ont-ils les moyens de cette autonomie que nous leur présumons ? Il se pourrait que nous présumions de leurs forces et que nous les écrasions sous le poids d'une ambition qui ne leur est pas intelligible »²⁷. En effet, la logique inconsciente des représentations de

26. *Ibid.*, p. 143. « J'ai eu de plus en plus le sentiment d'avoir affaire à des gens non pas démotivés et démissionnaires, mais affrontés à des difficultés de vie incompatibles avec l'exercice de leurs responsabilités parentales », Claude Martin, *La parentalité en question. Perspectives sociologiques*, rapport pour le Haut Conseil de la population et de la famille, Paris, avril 2003.

27. Marcel Gauchet, « La redéfinition des âges de la vie », *Le Débat*, n° 132, 2004, p. 27-44, p. 37.

l'enfance est l'objet permanent des croyances touchant à la temporalité de la société elle-même. Aujourd'hui, celle-ci semble considérer l'enfance comme un temps mythique de la pure advenue à soi-même, comme si elle n'était pas de ce monde. Or la consistance humaine exige que la vie ne soit pas séparée de la mort, que la parenté investie de gravité et d'autorité, soit l'opérateur de l'ordonnement social, que le psychisme se nourrisse du conflit permanent entre la logique de raison de l'adulte qui prend en compte le réel et la logique propre de l'inconscient. A *contrario*, celui-ci serait-il le lieu d'une jouissance sans désir, « sans entraves » quand le monde est sans adultes, mis à part les carriéristes, un agrégat d'individus dégagés de l'obligation ultime envers la société et enfermés dans le présent ? C'est pourquoi Gauchet appelle « à apprendre à vivre avec une autre temporalité de la vie »²⁸.

Si ces observations disent toute la difficulté contemporaine de la constitution du sujet, il importe de valoriser la Différence comme seuil d'une « autre temporalité » dans le temps. La Différence, donnée, « *Eros* engendrant » de la mémoire du nom, est en tension avec *Thanatos*, nostalgique de l'indifférenciation. Le *seuil*, espace d'où se retirent les dieux, est ainsi *adonné* selon une architecture qui invente des formes et des styles et qui compose de la vie et de la mort. Déplier cet espace complexe devant le naissant échappe à la description, puisque son déploiement, en tant que don, s'accomplit en proportion des termes d'appropriation qu'on y élimine. « Là où le manque ne manque pas, le don se donne — mieux : il surabonde. L'excès du manque ne manquera pas d'excès. Ainsi travaille le négatif, quand le négatif s'exhausse à la hauteur du don, à la profondeur de la pénurie. Le manque ne manque de rien s'il ne manque pas de lui-même »²⁹. Ce qui se bâtit autour du seuil de la vie et de la mort est loin d'être un rituel de l'imaginaire, c'est plutôt une manière pour le sujet d'être *présent* au monde, une œuvre de la liberté, qui par l'excès du manque, accède à la conscience d'elle-même. Serait-ce là le nouveau paradigme de l'humanisation du sujet naissant³⁰ ? « L'enfance est une période de la vie difficile à traverser parce que l'enfant y doit en peu de temps

28. *Ibid.*, p. 44. Cette autre temporalité ne veut pas dire retour au passé. Cf. Jean-Pierre Lebrun : « Des incidences de la mutation du lien social sur l'éducation », *Le Débat*, n° 132, 2004, p. 166. Il s'agit de passer d'une extériorité absente, perdue, ou à disparition programmée, à une extériorité située ou re-située.
29. Jean-Luc Marion, « La conscience du don », *Le Don*, Lyon, Éditions de l'Emmanuel/Le Collège Supérieur, 2001, p. 73.
30. Jean-Pierre Lebrun, « Des incidences de la mutation du lien social sur l'éducation », art. cit. Nous n'aurions pas affaire, pour reprendre les formulations bien connues de Thomas Kuhn, à un changement de paradigme, mais bien à l'émergence de nouveaux paradigmes.

s'assimiler toute une civilisation qui a été élaborée en des milliers d'années »³¹. Freud remarque que si l'ontogenèse est la répétition de la phylogenèse, cet énoncé « doit être également applicable à la vie psychique, et il en est résulté une nouvelle extension de l'intérêt de la psychanalyse »³². La prime enfance affronte d'autres difficultés, en rapport avec « la floraison précoce de la sexualité, floraison qui décide de la vie sexuelle de l'adulte. Ensuite, les impressions reçues à cette époque agissent à la manière de traumatismes sur un *moi* encore faible et inachevé. Ce moi n'arrive à se défendre contre les assauts affectifs que par le refoulement, et ainsi se créent, dès l'enfance, toutes les prédispositions à d'ultérieurs troubles fonctionnels, à de futures maladies »³³. Réussir une articulation architecturale du sujet, en prenant compte de toutes les ressources de l'inconscient, est une tâche non maîtrisable³⁴, tant les exigences en sont à la fois contradictoires et légitimes. Le paradoxe d'une telle construction est ce qu'elle comporte de séparation et de rupture, au sein d'une double Différence à reconnaître, comme liens de structure, investis de valeurs par la *libido*, depuis des générations. L'idéal anthropologique est le pari de notre essai, qui se fie au mouvement dynamique de l'amour selon une *loi du style*, un jeu de mission ou de sous/mission à exercer dans l'espace et le temps d'un *seuil* : la responsabilité parentale reçoit, et, ce faisant, donne la vie dans un renvoi à une « viduité ». Celle-ci est bien éloignée de la conception d'un enfant, issu d'un *contrat* entre personnes qui ont dû y recourir pour matérialiser leur désir. L'enfant est sommé ou aspiré vers un retour anéantissant à cette origine, au *même*, en l'absence du *récit* d'un commencement tourné vers l'avenir.

Le débat entre auteurs et disciplines est privilégié ; celui entre Mauss et Derrida est repris et nous permet de passer de l'*objet* au *sujet* du don et de nous demander comment celui-ci *instaure* la subjectivité. La sociologie du don nous renseigne sur une situation où l'individu est écartelé entre le monde dominant de l'usure d'une part, et celui plus aéré de la relation personnifiée où le don se déploie dans des sphères limitées, d'autre part. Cette relation à base de parole articulée au symbole, à l'amour et au désir, se fait rare. La violence du « paradoxe amoureux » retient l'actualité. L'exercice de l'amour, un partage dans l'espace de la différence, comme un *bien dire* et un

31. Sigmund Freud, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, sixième conférence, « Éclaircissements, applications, orientations », Paris, Gallimard, « Idées », 1936, p. 193-194.
32. Sigmund Freud, « L'intérêt de la psychanalyse », in : *Résultats, idées, problèmes, I*, Paris, PUF, 1984, p. 212.
33. Sigmund Freud, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 193.
34. Jean-Bernard Paturet, *De la responsabilité en éducation*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2003.

acte qui entretient la demande humaine au-delà du besoin, n'est pas évident. Un jeu de voile est à exercer, où la condition filiale et la condition sexuée sont engagées, dans l'aporie de la Différence. Nous défendrons cette thèse en commençant par l'apport de Lacan sur les « complexes familiaux », lequel initie une pensée sur le symbole qui est *en creux*. Nous situerons ensuite la portée de l'inconscient comme *discontinu* et de l'*ex/istence* enfant/parent, en tant que dynamique transférentielle faite non d'aveuglement ni de calculs mais du *déjà donné d'emblée*. La famille est concernée comme formation humaine, celle-ci est « notre principal tourment ». Or « toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de réfréner la jouissance »³⁵. Voici les questions en jeu : celle de la *différence de places*, des parents par rapport à leurs enfants, de la mort et de la vie, du masculin et du féminin, de l'émergence de la parole, des *dispositifs* qui permettent de *nommer* les choses et de penser par soi-même, celle de se poser des questions fondamentales sur la vie, la mort et l'amour. Des situations concrètes seront abordées, où le don est acte dans une nomination, et la dette est gratitude envers le Père ou l'ancestral pour le don du nom. La reconnaissance s'inscrivant dans le symbolique et le biologique, s'impose non pas comme savoir, mais comme engendrement dans le registre de la chair³⁶. Le parcours de la re/connaissance, ou le *retour*, est une notion capitale de la vie re/naissante de l'être qui se façonne dans la défaillance : comme le sacrifice, l'oblation douteuse, l'échange, le fantasme, et la séduction. L'individu met à contribution le désir et l'amour, le trans/générationnel et le trans/psychique, de l'autre et du même, dans un espace psychique de plus en plus incertain et large. Toutefois ce dont une personne est dépositaire reste insaisissable, à moins de se prendre pour la mère parfaite ou pour le vrai père, sinon on est dans le « fantasme du don » qui se traduira à l'avenir par des folies, des lâchetés, et des culpabilités.

Le jeu des instances qui régulent le sujet, par ses liens parentaux et socio-historiques, le situe comme sujet *héritier* opérant à partir de la Diffé-

35. Jacques Lacan, « Allocution sur les psychoses chez l'enfant », (1967), *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 364.

36. Éric Fottorino, *L'homme qui m'aimait tout bas*, Paris, Gallimard, 2009, quatrième de couverture : « Mon père s'est tué d'une balle dans la bouche le 11 mars 2008. Il avait soixante-dix ans passés. J'ai calculé qu'il m'avait adopté trente-huit ans plus tôt, (...). Il m'a donné son nom, m'a transmis sa joie de vivre, ses histoires de soleil, beaucoup de sa force (...). Il était courageux, volontaire, mais secret : il préféra toujours le silence aux paroles, (...). "Ce sont les mots qu'ils n'ont pas dits qui font les morts si lourds dans leur cercueil", écrivit un jour Montherlant. Mais il me laissa quand même mes mots à moi, son fils vivant, et ces quelques pages pour lui dire combien je reste encore avec lui ». Ce récit illumine la logique paradoxale du don : un silence qui donne à parler ou à écrire.

rence sexuelle et générationnelle. Ces liens sont comme la propriété de l'être parlant. Pour celui qui parle, à la différence de l'animal, le partenaire n'est pas fixé par la nature, mais il élève au rang de partenaire incomparable, le Phallus, l'Œdipe, le Symptôme, Narcisse, ou d'autres objets virtuels ou réels proposés à la consommation, comme étant objets de puissance, de pouvoir et d'avoir. Cette sélection de signifiants rend compte de la variabilité de l'espèce humaine. La condition humaine, spécifiquement sociale, et la notion de l'espèce humaine, offrent une réflexion sur la société et sa reproduction, domaine qui relève de l'anthropologie fondamentale. Le don, instaurateur du sujet consistant en société, est au cœur de cette anthropologie. Comprendre le fonctionnement de la société, c'est étudier le rôle de l'alliance conjugale et celui de la parenté investie du pouvoir de transmission d'un ordre social, champ d'étude de l'anthropologie fondamentale. Nous rencontrerons dans notre étude Claude Lévi-Strauss qui tient au rôle de l'échange dans l'institution de la société et dans l'instauration de la prohibition de l'inceste. Il reste prudent quant à l'évolution de la nature dans la genèse de la société, et établit une relation forte entre famille et mariage au fondement de la société. Quant à Maurice Godelier, il part de l'incomplétude de la parenté à expliquer seule la société, car l'alliance entre un homme et une femme, par-delà la domestication de la « sexualité-désir », ne fonde pas la famille. Son analyse dans *Métamorphoses de la parenté* nous intéresse, car elle refonde l'existence de la société « sur un double mécanisme et sur deux principes : s'obliger à donner et s'obliger à ne pas donner ce qu'il faut conserver pour le transmettre »³⁷. Parce que la sexualité est un lieu d'investissement et de dissimulation du pouvoir, Godelier lance une perspective nouvelle où la primauté est *à la fois* la procréation et « l'élevage des enfants ». C'est ce qui fonde la famille : les hommes coopèrent avec les femmes pour transmettre aux enfants ce qui jusque-là avait assuré la continuité sociale du groupe. Ce sont davantage des rapports politiques et religieux plutôt que la simple attirance physique. La filiation s'émancipe en adoptant des règles sociales et culturelles, en vue de transmettre des statuts et des attributs à la génération suivante. Et c'est la manière de laquelle les partenaires sexuels investissent dans la parenté de tels rapports politiques et religieux, historiques et évolutifs, qui institue la subjectivité. Que serait-elle au regard de la nouvelle économie psychique qui est en train de se faire dans l'évolution de l'hyper/modernité, dans l'indétermination plurielle contemporaine, dans l'effacement des différences, mais aussi dans la résurgence du fanatisme identitaire et du fondamentalisme ?

Si le *deuil* de la modernité et de ses acquis matériels — un trait du temps de « crise » de l'hyper/modernité — se confirme, la subjectivité contempo-

37. Maurice Godelier, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard, 2004, p. 458.

raîne serait-elle en voie de découvrir la logique du don comme valeur non appropriable mais consistance où prennent place la parole, l'amour et la foi ? Ces enjeux de l'identité sont propres à la vie humaine naissante et à l'absence de fondement propre qui la caractérise. La facticité de l'existence provoque le sujet dans un bouillonnement vital et une incertitude qui le mène dans de multiples commencements et recommencements. Ceux-ci seront éclairés dans notre travail par la notion de *sujet* et d'*objet* en psychanalyse, en accordant un intérêt particulier à la paternité et à la filiation, à la vie et à la mort, en partant du visage de l'être aimé comme expérience originaire. Nous verrons que, par la naissance, la vie est reçue et que mon commencement est toujours antérieur à ma vie biologique. L'altérité ainsi éprouvée sera traitée selon des notions qui considèrent *l'intrapsychique* et *l'intersubjectivité* à partir de la *libido* et de la pulsion chez Freud et Lacan. Le *symptôme*, qui se construit dans les carences et les intrications pulsionnelles, se dégagerait comme incontournable et se situerait comme le lieu du renversement à opérer dans le parcours de l'existant. En effet, comme nous le montrerons, le symptôme donne à la finitude le sens déterminé d'une altération éprouvée comme telle, et pas seulement comme une délimitation. Il atteste, comme symbole, de la capacité à affronter des situations difficiles en dépit de ce qui nous porte à ne plus être, car la naissance ne s'énonce pas seulement au passé mais aussi au futur. Le *renoncement* au symptôme comme — également — lieu de jouissance, dans un monde appâté par le gain, indique combien la tâche est ardue.

La logique du don exploite ce processus de renversement de la dette d'existence, à partir de ce qui peut être conçu comme la mémoire de la naissance et de ses promesses. A la manière d'un espace/temps promu dans une *écriture* et une *traduction* du *symptôme*, des événements reviennent comme mémoire, au temps et en l'espace entre-ouvert de l'*Instant* et de l'*après-coup*. S'ils révèlent un possible au *seuil* de l'existence humaine entre le rien et le *il y a*, le sujet se façonne quand ad/vient un événement ou sur/vient un événement impossible comme le don. Pour celui qui le reçoit et le discerne, le don est *trace* de l'impuissance d'un dispositif social à contenir le Réel. La mort, Différence, faut-il le rappeler, ne saurait être enfermée dans le rite et déchire cet espace symbolique de protection, pour signifier que la rencontre décisive avec la mort est la mort de l'autre. Elle laisse alors muet de terreur, ôte le langage, et jette la personne dans un temps non-topique sans limite. Mort du donneur et sur/vie du receveur où chacun joue sur la scène du monde, là où le réel, comme la mort et le sexe, se voient voilés par le jeu de l'amour avec l'Absent, le Différent, le Négatif. La mort signifie l'absence, telle est la

démarche de Freud et de Ricœur³⁸ ; et comme la mort reçoit ce sens de la naissance, l'angoisse de la perte comme souffrance est plus fondamentale que celle du néant. Et si celle-ci est à la racine de la vie naissante, il demeure que la joie d'exister marque la vie et est plus originaire que toute détresse originaire. Si une telle tension entre ces deux pôles est la matrice de *l'exister vivant*, la mobilisation des ressources les plus profondes de la vie reçue joint la naissance à la douce Présence. Que l'amour travaille de l'intérieur du sujet à sa transformation, qu'il se dénoue de la haine et de la ségrégation, autre passion à l'œuvre, il ouvre pleinement à plus grand. Et le Négatif sous ses multiples formes, dans un delà de ce qui est écrit, serait perçu comme lieu immémorial pour une itinérance *tendue* vers ce qui n'est pas encore. La naissance pourrait alors signifier plus que la mort.

Cette *fiction* de l'amour révèle-t-elle son secret dans ce croire à l'Absent quand il est perçu comme la mort du prochain, mort de l'être aimé à l'origine d'un ébranlement existentiel sur le parcours du sujet en devenir ? La perception générale de la mort en tant que telle, n'étant pas assimilable existentiellement, la trans/mutation d'une force, *don*, déterminerait-elle mon rapport à ma propre mort et permettrait-elle la traversée de la Négativité ? *Faire la vérité* sur soi, exigerait un retour au Négatif de la vie, qui rejoint dans la réconciliation et la joie, le don premier de la différence et la confiance originaire en dépit de la haine originelle de la Différence³⁹. Au moment de la naissance, malgré la faille de la mort et de la souffrance de la subjectivation, la nouveauté vient signifier à un *infans*, la promesse, celle d'une singulière destination d'un fils ou d'une fille, bien au-delà de la réalité anatomique. Car si la mémoire est une donnée d'oubli ou de refoulement, de déni ou de démenti d'une part, elle est aussi une donnée de songes et de promesses, d'autre part. C'est ce qui permet à la vie de se découvrir et à la pensée de surgir, dans un rapport infini à la finitude au-delà du désœuvrement de l'être : la Négativité n'a pas été dialectisée, mais articulée à une insatisfaction consentie, celle de la mort et de la sexualité. L'existant a accueilli la vie reçue en faisant l'expérience de

38. Jérôme Porée, « Exister vivant. Le sens de la naissance et de la mort chez Martin Heidegger et Paul Ricœur », *Archives de Philosophie*, tome 72, 2009, p. 317-336. Cf. le colloque *La Mort et l'origine. En hommage à Heidegger et à Freud*, Evora (Portugal), 16 et 17 novembre 2006. Les actes ont été publiés par le Centre de Philosophie de l'Université de Lisbonne.
39. Sigmund Freud, « La haine, comme relation à l'objet, est plus ancienne que l'amour. Elle provient du refus primordial que le moi narcissique oppose au monde extérieur (...) », « Pulsions et destins des pulsions », *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard Folio essais, 1968, p. 42. Cf. Jean-Daniel Causse, *La Haine et l'Amour de Dieu*, Genève, Labor et Fides, 1999. Cf. le dossier « L'amour, la haine et l'ignorance », *Dires. Revue du centre Freudien de Montpellier*, 14/15, Juillet 1993.

son propre excès. L'amour vécu comme absence au-delà de tout besoin, est un langage excédant l'autosuffisance dans la défaite du désir. Soustrait de la confrontation à l'illimité, il ne manque plus de rien. Le sujet, désormais disponible à l'amour, peut alors répondre par le récit narré et identifié de cette expérience limite, comme un *reste* qui résulte de la rencontre d'un objet du langage et d'un objet du corps. La futurité de la naissance serait la réplique aux échecs de la vie, à la mort et au mouvement désespérant de l'auto/fondation du fini.